

Pascal Commère

Quelle voix pour guide au gré des pentes ?

Cette impression, marchant, certains jours d'être
de la famille d'un poème et sa lumière sans
pouvoir franchir la cendre des mots vides
cependant que le chemin monte (lichens
vos beaux yeux peints) ainsi nous allons
toute herbe derrière nous refermée et qui bruit
par le travers des pentes (soleil
bousier qui saigne — hameau noir
dans le jour naissant) qu'est-c' qui nous
émerveille plus que vous — fleurs plurielles

La main à pleine poignée quand le pied glisse
se retenant — non pas la chute libre comme
toujours dans le buisson de la voix le silence
quelque chose un instant le retient, langue brûlée
mais le cheminement (caillou plus tard sur la page
à plat de mon carnet pour que ne s'envolent
les mots lentement gagnés dans la montée)
quand l'herbe jamais de nous ne retiendra
dans le matin abrupt aux pages penchées qu'
un nom (herbe vivace) et son écho qui meurt

Centaurée mon amie, par toi pourquoi soudain
(vaches — ou rochers, échinés beiges là-bas
posées, couchées, d'autres debout et leur cloche
piquante dans le vent à notre rencontre qui
tord sa bouche — chemin serpent des pentes)
sur ma langue le mot *taureau*, le mâle parmi elles
(les vaches) se levant, fauve fleur molle
puis dure qui se rétracte comme le doigt
inquiet, oublieux des étymologies, caresse
à l'angle de l'air vif le duvet bleu des tiges

Sous divers angles, de multiples chemins venu
là ou d'ailleurs et déjà repartant, poème
pentu parmi les pentes jamais qui ne serait
d'un seul ton d'une seule allure comme on grimpe
(crémaillère en la poitrine lentement qui roule)
puis c'est l'à-plat, on reprend souffle, et les yeux
qui se ferment regardent — ainsi l'homme (figure,
en dessous sa main grande) à l'ombre des lauses
mâchant trop sèchement son pain (plus tard
qui fait son foin, tout petit vu d'en haut)

Mais vers le haut dois-je ou le bas courir
fulmine la fourmi — et nous lentement
toute herbe désormais loin (passantes fleurs
passantes jamais vieilles) entre les mots
sur la terre où se perdre toujours et être
(comme un papillon dans l'instant qui serait
lui et son ombre en se posant — si proche
et loin la nôtre à mesure qu'on va)
Quel courage, fourmi, dans le matin faut-il
pas pour regarder le poème en face

Ceci : sous la tente plus tard un bruit
(pas ou grognement, quelque chose la nuit
qui tire sur la corde) et chacun pour soi
gardant cela sachant qu'il ne se partage
pas le monde toujours de la nuit qui bouge
même à même la terre où l'oreille scrute
les choses de la terre, ni dans la nuit
sur l'herbe mouillée autour quand au matin
il n'y a rien jamais d'inquiétant, rien nulle
part — *sardine* oubliée ou quoi d'autre avec
les pierres d'un feu éteint la veille au soir

Ce qui était haut tout à l'heure (au soleil
la saisissante odeur vachère) ne l'est
plus, et la montagne dans le ciel de toutes
ses coupures brille. Point bleu dans le jour
bleu — un homme (image dans les fonds tremblante)
Par cet autre chemin il vient — il chemine
Comme nous, poème, dans tes dépendances
invités partageant l'herbe et la cuisine

Poème jamais qui ne finirait comme
crissent longtemps nos pas parmi les pierres
(pieds en dessous de nous, les nôtres, en arrière
comme à l'intérieur en une plus haute
montagne, voyant — ne voyant plus, déjà)

Poème qui passe — passant poème qui s'éloigne

Setcases, juillet 1989